



Aomar Boum.- *Memories of Absence: How Muslims Remember Jews in Morocco* (Stanford: Stanford University Press, 2013).

La page judaïque de l'histoire du Maroc commence à peine à être écrite. Ce qui en est écrit, cependant, montre qu'elle est enfouie au plus profond de notre histoire, qu'elle y est très étendue et de ce fait complexe pour ne pas dire compliquée. Elle est si bien enfouie qu'on ne sait, avec certitude, en dater le commencement. Elle est si étendue qu'on en trouve les traces à toutes les étapes et à tous les niveaux de la géographie et de la société marocaines. Elle est complexe parce qu'elle est difficile à lire, non seulement à cause de la rareté et de la dispersion des archives mais aussi en raison des retombées de la colonisation et de ce qui se passe en Palestine. De grands travaux de recherche ont commencé à en éclairer des passages entiers, menés par des plumes marocaines et étrangères, celles de feu Haïm Zaafrani, et celles de Messieurs Mohammed Kenbib ou Daniel Schroeter par exemple.

Mais voici une étude qui s'intéresse moins à l'histoire des juifs marocains qu'à la mémoire qu'en a conservé la majorité musulmane après que leur nombre est tombé de 240.000, répartis sur l'ensemble du territoire à quelque 4000 confinés dans les beaux quartiers de Rabat et Casablanca. L'auteur de ce travail prenant, M. Aomar Boum, enseigne à l'Université de Californie-Los Angeles. Natif de Mhamid près de Akka, au pied du Jbel Bani, il a voulu saisir ce qu'il restait comme souvenirs des juifs qui habitaient cette active oasis, en dehors des ruines de leur synagogue et de leurs anciennes échoppes et des tombes de leurs parents et de leurs ancêtres. Ce n'est donc pas une fresque historique mais une enquête vive où se mêlent toutes les

sciences sociales, avec des touches d'autobiographie, pour montrer comment les souvenirs se diluent dans les mémoires et comment ils peuvent changer de nature, avec le changement de génération et en fonction des échos de la conjoncture politique nationale et internationale. Le livre se compose de six chapitres, coupés, chacun, de plusieurs paragraphes, le tout précédé par une introduction dense et clos par une conclusion qui résume la globalité du propos.

Dans l'introduction, l'auteur se présente comme il est, un ethnologue, né dans le milieu "hartani" des confins sahariens du Maroc, qui ne s'est libéré des carcans sociaux dans lesquels il était tenu que depuis que le pays tout entier s'est émancipé de la colonisation. Cela a permis au petit Aomar Boum d'aller à l'école, de poursuivre ses études et d'éprouver le besoin, une fois achevée sa formation universitaire, d'interroger un passé dans lequel toute la région, dont il est natif, était tantôt au centre tantôt en marge de l'histoire nationale. Et dans la marginalité, figuraient les communautés juives des oasis pré-sahariennes que Aomar Boum n'a pas connues lui-même, mais sur le souvenir desquelles il a voulu faire une manière de reportage ethnologique, illustré par un tableau sur leur nombre entre 1884 et 1951 (15). La lumière projetée sur ces communautés est le fait de la colonisation française, mais aussi des premiers propagandistes sionistes. Le personnage historique le plus célèbre des juifs de cette région est le "akkaoui" Mardochee Abi Sourour, le guide et le compagnon de Charles de Foucauld.

Suit un chapitre dans lequel sont décrites ces communautés dans le milieu ambiant. Minoritaires au milieu de la majorité musulmane, les juifs étaient loin d'être des marginaux. Leur rôle était incontournable dans les activités artisanales et commerciales de leur oasis et du grand commerce saharien jusqu'à son assèchement à la fin du XX^{ème} siècle. En témoignent onze pièces d'archives, rapportées par l'auteur, qui illustrent les relations inter-communautaires et les accords et désaccords qu'ils pouvaient engendrer.

Le troisième chapitre décrit les juifs d'Akka dans leur mellah. Ils vivaient en autonomie totale pour tout ce qui concernait leur religion. Mais, socialement, ils étaient protégés et en parfaite symbiose avec leurs voisins musulmans dont ils partageaient le pauvre niveau de vie général. D'où l'attention que commencèrent à leur porter, au XX^{ème} siècle leurs coreligionnaires émancipés d'Europe, concrétisée par l'intervention officielle de l'Alliance israélite universelle auprès du Makhzen. Voilà pourquoi, petit à petit, ces communautés vont commencer à regarder ailleurs. Elles émigrèrent, d'abord, vers les grandes villes marocaines. Ensuite, elles partirent pour l'Europe ou les Amériques. Finalement, elles se déportèrent ou furent déportées vers Israël après 1948. Tout cela est évoqué dans le quatrième

chapitre, intitulé malicieusement “Jérusalem la petite” sans juifs. Ces juifs des confins sahariens furent tirés par le haut, comme par ponction, du fait du Protectorat, mais aussi du fait de la propagande sioniste dont les manœuvres sont rappelées avec des détails parlants.

Le cinquième chapitre traite de la situation des juifs marocains après l’indépendance. Ils ont cessé d’être sous le régime de la dhimma. Mais ils ne sont devenus que des “shadow citizens” ou citoyens quasi invisibles. Leur nombre a fondu entre 1948 et 1967. Ils ont disparu du Maroc profond où ils étaient partout enracinés pour ne plus être manifestes qu’aux plus hauts rangs de la classe politico-sociale marocaine, comme André Azoulay, conseiller du Roi, ou Serge Berdugo, ambassadeur itinérant.

Le constat est fait au sixième chapitre. Les anciennes communautés juives ne sont pour la majorité musulmane qu’un souvenir, voire un non-souvenir, avec tout ce que le souvenir peut subir de déformations en fonction de celui qui se souvient et en fonction de l’évolution implacable des générations. Cette évolution est retracée, ici, à l’aide de la documentation historique classique, des journaux et des revues d’époque mais surtout des interviews qui donnent au livre beaucoup de vivacité. L’auteur a interrogé quatre classes d’âge. La plus vieille conserve un souvenir précis et plein de nostalgie de la cohabitation avec les juifs d’Akka qui formaient la communauté la plus dense de la région. Après d’elle, les autres communautés venaient se pourvoir en “kosher.” Un vieillard de quatre-vingt dix ans n’hésite pas à déclarer que les juifs étaient le sel de la cité qui n’a cessé, à son avis, d’aller de mal en pis depuis leur départ. La génération suivante a vécu les luttes contre le colonisateur et les premières décennies de l’indépendance. Le témoin, en l’occurrence, se rappelle que des juifs akkaoui ont aidé l’Armée de libération dans les années 1950. Pour lui, ils étaient des marocains d’abord et surtout. Voilà pourquoi, après leur émigration, volontaire ou forcée, dans les années 1960, il a éprouvé le besoin de monter un petit musée à Akka où la mémoire de la communauté est, modestement mais fidèlement, conservée, à peu de distance de leur cimetière. Quant aux générations suivantes, non seulement elles n’ont aucun souvenir de la vie commune avec des marocains juifs mais formatées, pour ainsi dire, par ce qui se passe en Palestine, elles ne comprennent même plus qu’on puisse s’intéresser à une histoire qui n’a plus de suite. Juifs et sionistes sont mis dans le même sac par les jeunes. L’auteur qui les interroge est tancé pour s’occuper des assassins du Sheikh Yassine et des enfants de Ghazza. L’hôtelier qui l’héberge à Akka est traité de Sharon pour avoir dit qu’on ne peut accuser les juifs de tous les maux arabes. L’activisme sioniste qui a veillé à faire émigrer la majorité des juifs marocains en Israël n’était pas de nature à échapper à l’attention de la jeunesse musulmane portée à redécouvrir sa

culture arabe après le Protectorat. Une exception cependant, celle du parti démocratique amazigh, interdit, qui ne veut pas nier le passé judaïque de bien des tribus berbères.

Cette enquête sur la mémoire remue, évidemment, des thématiques brûlantes. Aomar Boum est obligé de constater qu'on les traite au Maroc en "faisant mica," jolie expression dialectale marocaine qu'on utilise pour masquer les entendus sous les sous-entendus ou l'inverse. Il semble, apparemment, qu'il y a eu recours lui-même, puisque, marocain musulman, il écrit pour le public américain au yeux duquel le livre de Shomo Sand, sur l'invention du peuple juif, ne doit pas figurer dans la bibliographie. Il a, aussi, évité de rappeler que les juifs marocains se distinguent eux-mêmes en "toshavim" ou indigènes et "megorashim" ou émigrés d'Espagne. L'onomastique judéo-marocaine le prouve à profusion Il est vrai qu'il n'a voulu faire qu'une enquête sur ce qui reste dans les mémoires quand tout ou presque est oublié. Il est vrai, surtout, que la page judaïque de l'histoire du Maroc peut être comparée à ces pénélaines de la géographie qui couvrent de grands reliefs complètement arasés et dont il n'apparaît plus, à la surface, que quelques buttes dites justement témoins. Ces buttes témoignent de couches profondes et de graves mouvements tectoniques. Pour l'historien, elles sont matérielles ou immatérielles. Pour les saisir, il doit imiter le géologue et non pas le géographe. De cela, ce travail peut aider les jeunes chercheurs musulmans marocains à prendre conscience. Le professeur Khalid Ben-Srhir a bien fait de le traduire en arabe.

Brahim Boutaleb

Université Mohammed V de Rabat